

Quelques jalons pour comprendre l'économie tsigane

Alain Reyniers

Ethnologue, Université de Louvain-la-Neuve,
Directeur de la revue *Etudes Tsiganes*

La question de l'économie tsigane intrigue. Les préjugés ne manquent guère et stigmatisent autant l'attitude "indolente" des Tsiganes face au travail que l'origine obscure de leurs ressources, une richesse mal acquise ou la misère. Le sédentaire s'interroge sur les conditions d'existence du nomade : "Depuis le pardon du Christ, le Tsigane ne travaille pas ; il fait des clous et des fers pour les chevaux mais cela n'est pas du travail sérieux" (conclusion d'une histoire racontée en Hongrie). Le paysan pour qui il n'y a d'autre activité sérieuse qu'agricole doute, quant à lui, de la qualité d'un travail lié aux opérations commerciales : "Le Tsigane n'a pas l'habitude du labourage", ou encore "Il s'y connaît comme le Tsigane en labourage". Pour conclure : "Il a peur du travail comme le Tsigane". En revanche, les activités commerciales des Tsiganes sont souvent stigmatisées : "Rare comme le Tsigane sans le troc", ou encore "Marchander comme un Tsigane". Dans un ouvrage sur la langue romani paru en 1930, Popp Serboianu place les Tsiganes comme les Juifs au ban de la société roumaine : "un peuple qui mendie pour vivre, un autre qui amasse pour dominer" ; "Quelques nomades ayant comme tout idéal le vol et la rapine et pour toute patrie une feuille au souffle du vent". Prises parmi bien d'autres, ces diverses représentations ne poussent guère à une approche nuancée des rouages de l'économie tsigane.

Formes traditionnelles d'organisation du travail

Et pourtant, les Tsiganes occupent des positions sociales très diverses, liées à leurs activités d'artisans, de commerçants, d'ouvriers, mais aussi de fonctionnaires, de patrons d'entreprises, d'artistes ou d'intellectuels. Certaines de ces activités sont anciennes : la forge, la musique et la danse. Il est fait notamment allusion au métier de musicien dans des documents perses rédigés au milieu du Xe siècle. Le travail du métal est observé dans l'île de Corfou dès le XIV^e siècle. Divers documents indiquent qu'il est largement répandu en Europe centrale un siècle plus tard. L'observation des outils utilisés montre d'ailleurs que cette activité artisanale est vraisemblablement liée à une tradition indienne multiséculaire. La vannerie, la confection d'objets en bois, le commerce ambulancier, la vente des chevaux, les travaux journaliers sont également des occupations professionnelles ancestrales. D'autres activités, comme le travail en usine, sont plus

récentes, liées notamment à la politique des États à l'égard des Roms, des Manouches ou des Gitans. Par nécessité, par choix, par opportunité, des familles se sont toujours dégagées de leur milieu d'origine pour s'insérer, d'une façon ou d'une autre, dans la société majoritaire.

En fait, les ressources des Tsiganes dépendent largement de l'ordre économique des sociétés dans lesquelles ceux-ci sont appelés à s'intégrer. La diversité des situations rencontrées ne peut être niée et la réduire à l'extrême serait malhonnête. Elle résulte de l'adaptation aux circonstances, notamment aux politiques qui visent les Tsiganes depuis leur apparition en Europe, au cours des siècles suivants et tout récemment encore. L'économie tsigane n'est donc pas statique. Elle s'insère dans l'économie de la société environnante qui en fixe le plus souvent les conditions d'exercice. Ainsi, les forgerons tsiganes ont-ils pu conserver pendant des siècles un monopole de fait dans les villages d'Europe orientale où ils étaient installés, tout comme dans la Péninsule ibérique. Or, la plupart d'entre-eux ont été progressivement évincés sous la pression du machinisme, quand ce n'est sur décision des Princes. Mais, en dehors de ces faits, il est possible de faire également apparaître une série de traits partagés par un grand nombre de Tsiganes, aussi bien dans le passé, que dans le présent, partout où leur présence a pu être signalée.

Ainsi, les Tsiganes passent-ils souvent pour des nomades. La majorité s'est pourtant sédentarisée. Les uns s'y sont résolus, assurés de débouchés locaux. Les autres y ont été poussés, sous le poids de multiples difficultés, souvent en y perdant leur autonomie. Pourtant, nombre d'entre eux ont tendance à pratiquer des activités qui ne nécessitent pas un attachement irrémédiable à la terre. Ceux-là recherchent plutôt un travail dont la rentabilité est immédiate, liée à la fourniture de marchandises, de services ou d'un apport temporaire en main-d'œuvre à une clientèle dispersée. Plusieurs parmi eux excellent aussi comme intermédiaires, favorisant les transactions entre vendeurs et acheteurs. Tout cela contribue à la formation d'un état d'esprit indépendant et à une liberté de mouvement que l'évolution des contraintes économiques et les tentatives d'assimilation forcée ne contrarient qu'avec difficulté. Diverses observations permettent effectivement de classer ces Tsiganes dans la catégorie des nomades péripatétiques⁽¹⁾ Ceux-ci forment des communautés endogames, généralement itinérantes (mais cet aspect n'est pas essentiel), dont les activités principales sont bien liées à la fourniture intermittente de marchandises, de services et de main-d'œuvre à une population dotée d'un pouvoir d'achat suffisant, installée sur un territoire plus ou moins étendu, mais dont les besoins ne sont pas réguliers.

Plusieurs études ethnographiques récentes⁽²⁾ montrent que, d'une manière générale, les activités indépendantes dont la rentabilité est immédiate et plutôt liée à un effort ponctuel sont les plus recherchées, voire les plus valorisées par les Tsiganes. Ceux-ci seraient, avant tout, des travailleurs indépendants, maîtres de leur temps et de leur force de travail, libres de leurs mouvements comme de l'organisation de leurs services. Ils excellerait là où toute entreprise basée sur une organisation du travail moins souple s'avère non rentable, là où apparaît un besoin occasionnel, une carence dans l'offre et la demande, là où ils sont les seuls à proposer des biens et des services très spécialisés. Dans ce contexte, il faut aussi insister sur l'importance de la polyvalence individuelle ou collective. Elle est la clé de gains élevés (ou tout au moins assurés) et gage d'une bonne adaptation aux situa-

tions conjoncturelles. Combinée à l'exigence de la mobilité, la polyvalence pousse au choix d'activités qui ne nécessitent pas un outillage volumineux et sophistiqué, qui portent sur le négoce de marchandises aisément transportables, qui demandent un travail intensif et de courte durée, souvent exercées en plein air. D'une manière générale, l'entretien d'un savoir-faire s'avère utile. Mais, plus que tout, la réussite matérielle de ces Tsiganes est subordonnée à la capacité de cerner les affaires opportunes et à la maîtrise d'un jeu relationnel. Ils doivent prendre l'initiative du contact économique avec les Gadje et être à même de jouer un rôle, persuader, "baratiner", faire preuve d'audace et de persévérance.

L'organisation de la production proprement dite peut prendre plusieurs formes. Le travail en solitaire existe mais il n'est pas valorisé socialement. L'intensité des relations au sein des familles et des communautés pousse plutôt les gens à s'associer. Les formes d'association au sein de la cellule familiale sont très variables : travail exclusif des femmes et des enfants, phase artisanale exercée par les hommes et démarchage laissé aux mains des femmes, association de tous les membres actifs, etc. Un type d'association momentanée, la *vortacia* (camaraderie), lie des hommes, – parents le plus souvent – qui mettent en commun leur force de travail, leurs compétences spécifiques, le moyen de locomotion, afin de rechercher ensemble les ressources. Il s'agit d'un système profondément égalitaire (les profits sont répartis en parts rigoureusement égales, sans tenir compte du type de travail fourni par chacun des associés) qui ne lie personne au-delà de l'affaire menée à son terme. Mais, dans la pratique, ce type d'association a tendance à se reproduire entre individus de même condition ayant déjà travaillé ensemble et ayant apprécié les résultats de la mise en commun. Quelle que soit la forme d'organisation du travail retenue, la phase du démarchage, qui prend généralement l'allure d'une tournée non préparée (les associés vont à la recherche de bonnes affaires), est prépondérante. C'est elle qui met en œuvre les qualités de sollicitation de la clientèle, de finesse psychologique dans l'acte de négociation. C'est dans ce contexte que joue la "chance", d'autant plus souhaitée que les difficultés sont grandes dans l'exercice des activités économiques. Les activités des Tsiganes sont nombreuses, avons-nous vu. Elles varient néanmoins au cours de l'histoire, d'un groupe à l'autre et d'un Etat à l'autre. Ainsi, dans le passé, certains Etats ont-ils interdit toute une série de professions aux Tsiganes ou, au contraire, obligé ceux-ci à se plier aux volontés d'un maître. L'idéal du travail indépendant reste pourtant un peu partout fermement affiché. Un attrait tout particulier pour les activités de ramassage et de sollicitation est observé en maints endroits. Négociateur, faire "rouler" l'argent, s'adapter grâce à une polyvalence élémentaire, telles sont souvent les clés de la réussite économique. Nombreux sont pourtant les Tsiganes qui n'occupent qu'un emploi non qualifié, temporaire et/ou dévalorisé socialement. Beaucoup parmi ces derniers sont exposés à la menace du chômage et dépendent, tôt ou tard, de l'aide sociale. Les données manquent pour apprécier complètement la place des Roms, des Manouches, des Gitans et des Voyageurs au sein des économies nationales contemporaines. Lorsqu'ils sont individualisés comme agents économiques (ce qui n'a pas été fait partout), l'apport des Tsiganes est surtout mesuré au regard des grands secteurs de production et des modes dominants d'exploitation de la force de travail.

Dans ce contexte, les tendances qui se dessinent sont parfois encourageantes ; d'autres sont alarmantes. En Europe centrale et orientale, là où les Roms sont nombreux, la situation contrastée qu'ils connaissent en la matière est particulièrement instructive. Dans cette région longtemps réputée profondément rurale, nombre d'activités tsiganes ancestrales, essentiellement tournées vers les besoins de l'agriculture, étaient virtuellement condamnées avant même la Seconde Guerre Mondiale. Par la suite, l'insertion massive des Roms dans les entreprises et les fermes collectivisées à l'époque communiste allait accélérer leur prolétarianisation. Aujourd'hui, cette main d'œuvre peu qualifiée subit fortement une exclusion économique liée à la mise à niveau technologique et à la privatisation des outils de production dans les pays de l'Europe de l'Est. Mais, par ailleurs, plusieurs Roms issus de ce milieu remettent à l'honneur une approche de l'économie en bien des points conforme à l'esprit péripatétique.

L'époque communiste

Au cours des décennies qui précèdent la Seconde Guerre Mondiale, la vie est de plus en plus difficile pour un grand nombre de Tsiganes en Europe centrale et orientale. Ceux-ci se proposent en maints endroits comme main-d'œuvre agricole, mais n'obtiennent très souvent que des emplois saisonniers et précaires. Sortis des épreuves de la guerre, les Roms sont confrontés à l'installation des régimes communistes. Un peu partout, ils apparaissent comme une couche sociale pauvre affublée d'un statut inférieur, vestige de l'ordre bourgeois ancien. Il va de soi – selon les nouveaux idéologues – que leur pauvreté matérielle doit disparaître avec l'avènement de la nouvelle société socialiste. Aussi, à l'exception notable de la Bulgarie qui développe un embryon de reconnaissance culturelle entre 1947 et 1953, les États communistes imposent-ils une politique assimilationniste à leurs Tsiganes. Conséquence de cette option, toute une main-d'œuvre prolétarisée voit le jour. Des syndicalistes, des cadres, des intellectuels apparaissent. Un petit nombre gravit les échelles de l'administration et du Parti communiste. Sommés de se transformer, des fabricants d'objets en bois se dirigent vers les fermes collectivisées, des musiciens s'engagent dans la construction, des chaudronniers offrent leur force de travail dans les usines.

Parmi les Tsiganes qui s'engagent dans les processus de production industriel, certains comme les forgerons valorisent parfois leur savoir-faire traditionnel. Mais, la majorité des Roms n'occupe que des emplois socialement peu valorisés et sous-payés, qui ne nécessitent pas non plus une très haute qualification professionnelle. D'ailleurs, la masse des Roms résiste à l'assimilation. Et cette résistance est trop rapidement mise au compte du nomadisme qui est perçu comme un mode de vie déviant, voire criminogène. Les caractéristiques des activités péripatétiques sont évoquées par les autorités communistes comme autant de blocages à une insertion dans le système de production, y compris au niveau le plus bas : la réticence à s'engager dans des activités économiques de longue durée, la recherche du profit facile, d'où la propension à louer ses services en fonction des besoins du

moment et au plus offrant. C'est pourquoi des mesures de sédentarisation brutales sont prises en Bulgarie et en ex-Tchécoslovaquie, dès 1958. Le nomadisme est également interdit en Roumanie dès 1962. En Pologne, un programme de sédentarisation, déjà mis au point en 1952, est appliqué avec vigueur en 1964. D'une manière générale, la scolarisation, le service militaire, la dispersion des communautés, le travail réservé dans des secteurs économiques étatisés, une aide au logement sont, à des titres divers, perçus comme autant de mesures qui permettront d'éradiquer l'infériorité sociale des Tsiganes. En Hongrie, par exemple, leur sort est réglé par un décret du Comité central du parti communiste pris le 20 juin 1961. Ce texte propose une véritable planification de l'assimilation des Roms à la société hongroise. Son application aboutit à une amélioration spectaculaire des conditions d'existence des populations tsiganes dans les domaines du logement et de l'emploi, entre 1961 et 1986. En Hongrie, les années 70 sont effectivement des années de quasi plein emploi. 85 % des Tsiganes (contre 88 % de la population active) travaillent dans les secteurs de l'économie formelle. Mais ils y occupent surtout des postes subalternes, souvent sous payés, ne demandant guère de qualification. Les conditions de travail sont difficiles. Souvent, les hommes ne trouvent à s'engager que dans des combinats éloignés des villages où il vivent. Ils se séparent de leur famille chaque semaine, rejoignent leur lieu de travail, où ils sont logés dans des centres d'hébergement au confort rudimentaire. Les déplacements répétés et l'exécution des tâches qui nécessitent un grand effort physique entraînent un surcroît de fatigue et des problèmes de santé. Néanmoins, lorsqu'ils forment des brigades ethniquement homogènes, les Tsiganes parviennent à négocier des avantages. Ceux qui travaillent dans la construction (26 %) peuvent, le week-end, louer leurs services au privé et se procurent ainsi un revenu supplémentaire qui leur assure plus d'indépendance à l'égard de leur employeur principal.

La prolétarianisation massive a, certes, contribué à l'ascension sociale de plusieurs familles. Mais, parce qu'elle n'a pas été suffisamment menée avec le souci d'un accroissement général du niveau de qualification professionnelle, elle en a fragilisé le plus grand nombre. Les données fournies en 1989 par l'Office fédéral yougoslave des statistiques montrent ainsi que 58 % des Tsiganes actifs à cette époque sont toujours des travailleurs non qualifiés, 20 % sont semi-qualifiés. Un grand nombre parmi eux est occupé dans l'industrie ou dans des travaux de voirie qui incombent aux municipalités. Concrètement, les Roms sont surtout employés dans des travaux délaissés par la majorité de la population. Le sous-emploi pousse un grand nombre d'entre eux à migrer vers l'Occident, principalement en Autriche, en Allemagne et en France. En Tchécoslovaquie, le recensement de 1970 montre que 87 % des hommes tsiganes âgés de 15 à 60 ans travaillent (contre 91 % pour le reste de la population masculine). Mais 85 % d'entre eux sont ouvriers (contre 57 % pour l'ensemble de la population). Ici encore, la majorité occupe des emplois non qualifiés dans la construction des routes, le bâtiment, le chemin de fer, les services d'éboueurs communaux, l'entretien des forêts. Les statistiques tchécoslovaques de 1980 montrent que cette situation n'évolue guère. Mais, la ventilation des données en fonction du sexe fait apparaître que la femme tsigane est plus marginalisée que l'homme sur le marché de l'emploi, bien qu'elle joue un rôle de plus en plus important dans la captation des ressources.

En fait, les Etats communistes pèchent par ignorance de la singularité culturelle tsigane et du poids des préjugés solidement enracinés dans les mentalités des populations majoritaires. Une reconnaissance timide des aspects ethniques de la situation tsigane apparaît, ici et là, dans les années 60. Néanmoins, la prolétarianisation n'est pas parvenue à éradiquer une série de comportements profondément ancrés comme, par exemple, le souci de s'engager, sans souci de la continuité, dans les activités momentanément les mieux rémunérées. Plusieurs facteurs permettent d'expliquer cette situation complexe, notamment : l'hétérogénéité des Tsiganes ; leur manque de formation professionnelle ; la persistance d'une discrimination ethnique.

– L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DU PEUPLE TSIGANE

Certains Tsiganes développent une cohésion sociale et culturelle plus forte que d'autres ; l'expérience historique des uns est celle d'une déculturation continue ; d'autres ont intériorisé depuis longtemps un sentiment d'infériorité par rapport aux non-Tsiganes. Mais d'autres encore ont plutôt cultivé un esprit combatif qui leur permet de tirer parti des opportunités. Certains Tsiganes sont donc plus réceptifs que d'autres aux perspectives économiques proposées par les communistes lorsque ceux-ci viennent au pouvoir. L'entrée dans l'administration et le Parti, la police ou l'armée est plutôt le fait de Tsiganes sédentarisés dont les familles constituaient, parfois, de longue date, un segment des communautés villageoises ou urbaines. Ceux-là souvent s'intègrent sans perdre leur âme, mais ils sont massivement ignorés comme Tsiganes par les statistiques officielles. Et puis, il y a tous ceux qui perpétuent peu ou prou un mode de vie caractérisé par la flexibilité dans l'agencement d'activités économiques liées le plus souvent au négoce ou à la prestation de services temporaires, dont la cellule familiale reste à la base de la production. Ceux-là acceptent tactiquement les projets de la société majoritaire et les limites réglementaires qui leur sont imposées ; mais ils explorent méthodiquement les moindres recoins du champ d'action qui leur est laissé et ils en tirent des profits. Ceux-là n'ont pas d'emploi reconnu ; l'administration, aussi surprenant qu'il puisse paraître, n'en connaît pas toujours le nombre (des parents dépourvus de pièces d'identité mettent au monde des enfants qui ne sont pas toujours déclarés à l'état civil).

– LE MANQUE DE FORMATION PROFESSIONNELLE ET LA PERSISTANCE D'UNE DISCRIMINATION ETHNIQUE

Force est de le constater, quarante années de communisme ont permis l'émergence d'une classe d'intellectuels tsiganes, de syndicalistes, d'une main d'œuvre prolétariée dans les grands secteurs de l'industrie et de l'agriculture. Et pourtant, le groupe ethnique dans son ensemble n'a pas connu un développement global harmonieux. La stratification sociale s'est complexifiée mais la marginalité d'un grand nombre n'a fait que croître. D'une part, elle a précipité la disparition des métiers traditionnels (ceux-ci n'étant dorénavant exercés que par un petit nombre d'artisans) et celle-ci s'est soldée, pour un grand nombre, par la disparition des

